

Le cinéma soviétique Le cadeau de Roland Smith aux cinéphiles

Denyse Therrien

Number 33, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Therrien, D. (1987). Le cinéma soviétique : le cadeau de Roland Smith aux cinéphiles. *24 images*, (33), 50–51.

Lettre à un enfant disparu



PROPOS

LE CINÉMA SOVIÉTIQUE

Le cadeau de Roland Smith aux cinéphiles

Denyse Therrien

Le cinéma soviétique évoque trop souvent dans l'esprit des cinéphiles les seuls films des grands cinéastes des années vingt. S'il est vrai que c'est grâce à l'esthétique du montage dans lequel ils passèrent maîtres et aux théories qu'ils développèrent relativement à ce dernier et qui valurent au cinéma soviétique d'occuper une place de choix sur la scène internationale du cinéma,

que l'on connaît le cinéma soviétique, et bien que nous revoyions toujours avec autant de plaisir et d'intérêt les chefs-d'œuvre que nous ont laissés des réalisateurs tels que Dovjenko, Eisenstein, Pudovkin ou Vertov, pour ne nommer que les plus connus, on gagne par ailleurs beaucoup à pousser plus avant l'incursion dans la cinématographie soviétique d'hier et d'aujourd'hui. Pour-

tant, il est rare que l'on ait l'occasion, en dehors de l'unique semaine annuelle du cinéma soviétique, de voir les films soviétiques les plus récents. Aussi, trop de gens, y compris des cinéphiles et plusieurs étudiants en cinéma, croient que le cinéma soviétique a arrêté d'évoluer et de produire de bons films dans les années trente avec l'avènement du réalisme socialiste que, malheureu-

Partiton inachevée, de Nikita Mikhalkov



sement et bien à tort, l'on pense comprendre alors que l'on n'a même jamais songé à regarder de plus près de quoi il retournait.

Cette mésentente basée sur un syntagme mal assimilé a relégué le cinéma soviétique au rang de cinéma «mort», comme une langue morte, et l'a confiné à celui d'outil de propagande dans l'esprit de trop de gens. Les curieux qui n'ont cessé de s'y intéresser pourront témoigner avec moi contre cette acception et ce jugement à l'emporte pièce d'une cinématographie qui, pour ma part, compte parmi les rares qui sachent encore aujourd'hui me garder constamment à l'affût de ce qui s'y fait, et dont la plupart des films, quand ils sont projetés en salle, réussissent à me tirer du confort du foyer par les pires températures.

Or, Roland Smith, le directeur le plus audacieux de salles de répertoire (Outremont, Le Laurier, l'Autre cinéma), en collaboration avec Quesov et la Société culturelle Québec-U.R.S.S., présente depuis le 13 février et jusqu'au 16 avril, une rétrospective du cinéma soviétique, en particulier des films des deux dernières décennies. Il offre ainsi aux spectateurs la chance de voir à la fois des films inédits, quelques grands classiques et les films les plus aimés des «Semaines du cinéma soviétique»: en tout 70 longs métrages de fiction pour la plupart en version originale sous-titrée en français. Un tel choix de films permet aux fanatiques de revoir, entre autres, *Le Cuirassé Potemkine* et *Alexandre Nevski* d'Eisenstein, le très beau film *La Ballade du soldat* de Grigori Tchoukrai, et de visionner enfin les films que, pour diverses raisons, ils n'ont jamais réussi à voir. Un tel événement permet en même temps aux néophytes d'appivoiser à peu de frais une tradition cinématographique bien différente de la tradition américaine de masse, dont l'esthétique s'apparente de plus en plus à celle du vidéoclip et/ou du message publicitaire: rythme accéléré, montage choc qui laisse à peine le temps à l'image de toucher la rétine avant de s'évanouir sans avoir eu le temps d'imprégner l'esprit du spectateur ou encore, belles images sur fond vide et effets spéciaux par dizaines.

Dans l'ensemble le cinéma soviétique cultive, au contraire, un rythme lent — parfois à la limite du suppor-

table pour les éternés que nous sommes —, des cadrages réfléchis et une photographie soignée, ainsi qu'une direction d'acteurs et un jeu de la part des comédiens réconfortants pour qui préfère encore l'homme au robot. Aujourd'hui, c'est peut-être le cinéma national qui compte le plus d'«auteurs» dans le sens que l'on donnait à ce mot il y a encore douze ou quinze ans. Pour moi c'est le cinéma qui sait le mieux transposer à l'écran les œuvres littéraires. Il faut voir à tout prix le magnifique *Roi Lear* de Grigori Kovintsev (29 mars à l'Autre cinéma); également à ne pas manquer, une œuvre tirée du folklore ukrainien, d'une beauté à couper le souffle, *Les Chevaux du feu*, présentée le 26 mars au Laurier.

Une découverte intéressante que pourraient bien faire les spectateurs et qui risquerait de changer leur perception du cinéma soviétique, c'est l'humour présent non seulement dans les comédies, mais dont bon nombre de films, parfois très dramatiques, sont parsemés: oui, on rit au pays des Soviets!

Je conseille donc aux lecteurs de se procurer le programme de ces cinémas et d'y lire le descriptif des films soviétiques qu'ils peuvent encore voir (pp. 15-18) pour en choisir quelques-uns avant que ne se termine cette rétrospective, un des plus beaux cadeaux de départ que pouvait offrir Roland Smith à ses fidèles cinéphiles.

Sibériade, d'Andrei Mikhalkov-Kinchalovsky

